

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an ----- \$ 0.50

Six mois ----- 0.25

Un numéro -- -- 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES :

Par ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

## JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague." — ROUSSEAU

Vol. I.

H. BERTHELOT — — — Rédacteur.

No. 45.

## Feuilleton du "Canard."

## FRANZ LE MINEUR

NOUVELLE IRLANDAISE.

[SUITE.]

Dans ce même moment, des étrangers vinrent s'établir tout à coup dans le pays. C'étaient des mineurs écossais attirés par les rapports de deux ingénieurs d'Edimbourg qui, ayant par hasard exploré les montagnes que vous voyez là-bas, avaient déclaré à leur retour que celles-ci contenaient de riches minerais de cuivre, d'argent et même d'or.

— En effet, m'écriai-je, il y a de belles mines de cuivre ; je suis même venu.....

— On sait tout cela aujourd'hui, monsieur, interrompit la fermière : mais à cette époque, on n'y croyait pas. De sorte, reprit-elle, en continuant son récit, que les émigrés, venus les uns avec leurs familles, les autres seuls, et parlant de la plus turbulente et déréglée dans leur conduite, furent accueillis par les paisibles habitants du comté avec une défiance et une répugnance marquée, et ce double sentiment ne fit que s'accroître avec le temps. Je dois dire que ce ne fut pas sans raison. Les mineurs, gens violents, habitués aux gains faciles et subits, avaient par cela même un genre de vie qui contrastait, d'une façon trop tranchée, avec nos habitudes calmes et réservées. Aujourd'hui, possesseurs de quelques onces d'or trouvées dans la montagne, ils se hâtaient de dépenser follement, et dans les orgies bruyantes, leur profit inespéré ; demain pauvres et misérables, ayant laissé à la taverne leur dernier shilling, on les voyait reprendre le chemin du travail, pâles et dégoutés, mais toujours cyniques et hautains. Entre ces mœurs et les nôtres, simples et patriarcales, il y avait un abîme, que le mépris d'un côté et la haine de l'autre devaient se charger de combler.

Les choses en étaient à ce point, lorsque survint un jeune mineur, du nom de Franz. Il avait vingt ans, était d'une beauté remarquable et chantait à ravir. Il avait une si belle voix, que personne dans le comté ne se souvenait d'en avoir entendu une pareille. On disait que lorsqu'il creusait le sol

dans les flancs boisés de la montagne, les oiseaux chanteurs s'arrêtaient pour écouter les notes dont il accompagnait joyeusement son travail. Ce talent merveilleux lui avait fait une réputation ; toutes les filles du comté rougissaient lorsqu'elles le rencontraient en chemin et le trouvaient beau comme Satan, avant le péché ; toutes, excepté Katty, qui ne l'avait jamais vu et avait seulement entendu parler de lui par son père, mais par des termes méprisants. Cela tenait à ce que, hélas, le jeune mineur ne franchissait jamais la porte de l'église.

Un jour, Katty était assise dans le jardin de son père, un beau jardin tout garni de rosiers et de jasmins blancs, avec de grands chènes verts qui ombrageaient la pelouse, et des saules gris dont le feuillage tremblait se mirait dans la rivière.

C'était au mois de mai ; les premiers chatons de roses tournaient vers le soleil leurs pointes carminées ; les houblons sauvages s'élançaient hardis et vigoureux dans les branches des saules, et l'eau transparente et fraîche de la rivière coulait à petit bruit, en courbant les hautes herbes.

Assise sous un noyer, et tournant entre ses jolis doigts du gros fil blanc, dont elle faisait des mailles légères et serrées, Katty écoutait le vague murmure de l'eau et le bruissement des feuilles qui semblaient jaser entre elles.

Alors, le cœur plein de cette joie calme et douce qui nous pénètre avec les rayons du soleil et les premiers sourires des fleurs, elle se mit à chanter doucement un de nos vieux refrains, sans doute un de ceux dont sa pauvre mère, morte depuis longtemps, avait bercé son enfance. Peu à peu sa voix s'étendit et s'éleva au milieu du silence, avec un accent ému et presque mélancolique. Tout à coup, une voix grave, sonore, et merveilleusement belle, se fit entendre au bord de la rivière, répétant le refrain qu'elle venait de chanter. Surprise et ravie à la fois, Katty lança un second couplet et attendit. La voix reprit aussitôt, en notant son air et ses paroles avec une voix plaintive et charmante qui fit tressaillir. Elle se leva et courut vers les saules.

En écartant les branches elle se trouva face à face avec Franz. Le jeune et beau chanteur était à demi cou-

ché dans un bateau qu'il avait arrêté contre la berge, en s'accrochant d'une main aux rameaux pendants des saules. Au bruit que fit la jeune fille dans le feuillage, il leva la tête et se redressa. Tous deux se regardèrent un instant ; et tous deux éprouvèrent le même extase, et ressentirent au cœur ce choc qu'on ne ressent qu'une fois.

Le premier qui baissa les yeux fut le jeune homme ; il laissa retomber sa tête et lâcha la branche de saule qui le retenait. Le bateau quitta la rive et s'éloigna lentement en suivant le cour de l'eau. Katty vint se rasseoir pensif sous le noyer.

Que vous dirai-je de plus que vous ne deviez déjà ? Quelques jours après, la voix du mineur se faisait entendre de nouveau sous les saules, et Katty s'approchait tremblante pour le mieux écouter.

A la fin de l'été et lorsque les feuilles commencèrent à jaunir Katty dit un jour à Franz :

— Vous savez que je m'appelle Katty et que mon père s'appelle Richard Owen. Vous, vous ne m'avez jamais dit votre nom ; pourquoi ?

Un nuage passa sur le front du jeune homme.

— Mon nom ? répondit-il en la regardant doucement : vous le saurez assez tôt.

— Est-ce donc un mystère ? un mystère pour moi ! dans tous les cas j'ai besoin de le connaître maintenant ou demain au plus tard ?

— Pourquoi demain ?

— Parce que demain mon père, je le sais, doit me présenter un mari de son choix, et que je ne puis ni ne veux le refuser sans lui dire quel est celui à qui j'ai donné mon cœur. Oh ! soyez sans crainte. Mon père m'aime tendrement ; il fait grand cas de la richesse, mais il la place après le bonheur. Fussiez-vous pauvre et sans un "farthing," il ne repoussera pas celui que je préfère ; il ne voudra s'assurer que d'une chose, c'est que vous m'aimez et que vous êtes digne de son estime.

En ce moment la clarté du jour commençait à disparaître, et la jeune fille ne put voir sur le visage de Franz l'altération que ces dernières paroles venaient d'y produire.

Le mineur resta quelques instants sans répondre.

— Soit ! dit-il à la fin. Je me ferai connaître demain soir.

— Où ? ici ?

— Non, dans la maison de votre père en sa présence, en présence même de mon rival.

— Soit ! dit à son tour Katty, et tous deux se séparèrent.

Le lendemain soir la maison du vieil Owen était joyeusement éclairée en dedans et une nombreuse compagnie se pressait dans sa grande salle. C'étaient les proches parents du jeune et futur époux que le fermier destinait à sa fille, et le fiancé lui-même. Selon la coutume de notre pays, tout ce monde était venu solennellement, et en habit de fête, pour demander la main de Katty.

Le prétendu, un grand blond d'assez bonne mine, et qu'on appelait Walter, et par amitié Watt, était le fils unique de Stéphen Cosmack, un riche fermier des environs. Ce dernier, très désireux de voir son fils contracter alliance avec l'héritière du vieil Owen, avait promis de donner au jeune couple 1,000 livres sterling le jour du mariage, et ce n'était pas tout ; un oncle du jeune homme, du côté maternel, avait déclaré de son côté qu'il réservait une surprise pour les accordeurs.

L'oncle en question était là, drapé dans son beau gilet à fleurs de cérémonie, et sur lequel retombait un magnifique jupon de fine toile d'Irlande. On l'appelait le père Watson, bien qu'il fut célibataire et qu'il n'eût pas d'enfants. Chacun lui lançait de temps en temps un regard à la dérobée, pour diviner le moment où il allait révéler la surprise annoncée.

Pendant que tout ce monde complimentait le père de Katty et s'entretenait de riants projets de l'avenir, celle-ci enfermée dans sa chambre mettait la dernière main à la toilette de gala dont son père lui avait recommandé de se vêtir expressément pour ce soir là ; elle était pâle et inquiète, elle se demandait pourquoi son fiancé à elle, celui auquel elle avait engagé sa foi, avait ainsi voulu attendre jusqu'au dernier moment pour se présenter, demander sa main et évincer le prétendant que son père avait déjà favorablement accueilli.

(A CONTINUER.)

Si vos parents, vos amis ou vos voisins sont malades vous devez leur procurer une bouteille de VIN DE QUININE DE CAMPBELL.